

Philosopher aujourd'hui

Par ces deux mots *philosopher aujourd'hui* je voudrais interroger la mise à l'épreuve et même le défi qu'impose à l'activité philosophique le temps présent dans ce qu'il a, me semble-t-il, d'inédit, de sans précédent. Et je me demanderai ensuite, mais très brièvement, où cette activité peut trouver des ressources pour poursuivre sa tâche propre qui est, comme l'a dit Deleuze, de créer des concepts. N'attendez donc pas, dans l'heure dont je dispose, un bilan des travaux philosophiques contemporains dont d'ailleurs je serais incapable, mais seulement quelques remarques générales, à partir de quoi nous pourrions avoir un échange.

Par *philosopher* j'entends l'acte lui-même en tant que distinct de ce qu'il produit, de son résultat dont la forme complète est une œuvre – un genre d'œuvres que notre culture valorise, donc conserve avec soin, pour les transmettre. Il y a une tradition philosophique européenne, ce qui suppose un choix et aménagement des œuvres conservées qui, semble-t-il, ont été effectués dans l'université allemande au 19^e siècle. Voir les travaux de Pierre Vespérini, notamment sa publication de 2019 : *La philosophie antique. Essai d'histoire*. Sa thèse, très documentée, est que les philosophes regardent le passé de leur discipline avec des lunettes fabriquées en Allemagne. Ce qui personnellement me fait repenser au meilleur historien de la philosophie qu'il m'ait été donné d'écouter : Victor Goldschmidt né à Berlin, dans une famille d'universitaires, arrivé en France à l'âge de 18 ans. Mais ce n'est pas du tout dans ces chemins érudits que je vous entraînerai aujourd'hui. Nous chercherons l'acte philosophique dans sa simplicité native. Mais pour le replacer et retrouver dans le temps présent, en situation historique.

Partons donc de cet *aujourd'hui*. *Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui*, disait Mallarmé. De ces trois épithètes, je ne garderai que le premier. Le temps présent me semble pris, j'allais dire piégé, terme foucauldien, dans un processus inédit et très complexe, qui ne peut pas être pensé à partir des notions du siècle précédent, bien qu'il en soit la suite historique. Je ne vais pas décrire ce processus, des livres entiers s'y emploient, seulement en pointer quelques traits. Anthropocène, il en a été question ici, impact humain sur l'environnement formant une époque géologique nouvelle, ce qui n'est pas étonnant de la part d'une espèce approchant les huit milliards d'individus et où l'immense majorité aspire à vivre avec le confort de la minorité privilégiée, dont ici nous sommes. Circuler en voiture personnelle, ne plus marcher péniblement le long des pistes, bagages sur la tête, bébé dans le dos. Autre donnée : la globalisation d'ordre économique dont l'effet sur le plan culturel est à la fois d'uniformiser et de déstabiliser, perturber des équilibres de civilisation très anciens, provoquant alors des réactions de sens inverse, politiques et religieuses. Contrairement à la vieille idée libérale, le développement du commerce et la multiplication des échanges n'adoucisent pas les mœurs, au contraire. Ce monde globalisé et interconnecté est parcouru de très vives tensions à la fois régionales (Moyen

Orient, Sahel, Europe orientale) et au sommet entre deux superpuissances de plus en plus rivales. Une situation décrite par l'historien grec Thucydide comme des plus dangereuses. Les nouvelles routes de la soie, disent les dirigeants chinois, en retournant l'expression - Pékin point de départ - qu'ils mettent au pluriel. Pour l'Europe, naguère en position centrale et dominante, provincialisation. Emergence de l'Asie, pôle très peuplé et ultra dynamique; ils en veulent, comme on dit. Ce qu'on appelait naguère Tiers-monde est devenu le Sud qui gonfle lui aussi, mais on ne sait pas vers quoi, tant les organisations politiques y sont fragiles, les économies dépendantes, le spectre de la crise alimentaire y réapparaît régulièrement. Pour revenir à nous, européens, un malaise évident, pour reprendre le terme de Freud, mais différent de celui dont par sa pratique il avait été l'observateur lucide. Dans le registre de la pathologie quotidienne nous sommes passés de la névrose à la dépression. Cela accompagnant une privatisation de l'existence, un individualisme inédit, un « tout à l'ego », comme dit Régis Debray, en même temps que se fissure le corps social devenant, disent ses observateurs professionnels, *archipel* où s'affirment comme telles des minorités religieuses, sexuelles, territoriales (la France périurbaine, les gilets jaunes), régionales (Corse), sanitaires (les anti-vacs). Un mot très utilisé à présent résume cet état : cliver. En résulte un climat politique que caractérise un sentiment inquiet à la fois de déclin, impuissance et délitement culturel et qui se traduit par une perte de confiance dans la démocratie lisible dans la montée de l'abstention et la vigueur de mouvements populistes violemment xénophobes. Ajoutons la formation d'un quatrième pouvoir, médiatique, de plus en plus influent et l'action permanente des réseaux sociaux qui ne calme pas le jeu, bien au contraire. Démocratie fatiguée l'Europe reste cependant pour le monde ce que la Suisse est pour l'Europe : le lieu le plus prospère, le plus sûr, où, vieillissant, on sera le mieux soigné.

J'arrête là ce diagnostic sommaire.

Philosopher maintenant. Pour caractériser cette activité intellectuelle - elle met en mouvement l'intelligence, elle met à distance les émotions - je vais prendre appui sur un des philosophes du siècle dernier qui, au final, me semble parmi les plus clairvoyants : Merleau-Ponty, et notamment un texte : *Eloge de la philosophie*, sa leçon inaugurale au Collège de France en 1953.

Deux citations, que je vais rapidement commenter.

« Le philosophe est l'homme qui s'éveille et qui parle ».

« La philosophie n'est pas un certain savoir, elle est la vigilance qui ne nous laisse pas oublier la source de tout savoir ».

Du même acte, deux approches différentes que je vais essayer de relier. La première montre l'acte à sa naissance, comment surgit l'acteur. La seconde le retrouve, mais immergé dans la complexité de son acte.

La première formule, d'apparence très simple et entièrement positive dans son raccourci, pour caractériser le philosophe s'en tient à deux éléments :

éveil et parole. Mais deux éléments associés, enchaînés, solidaires, l'un suivant l'autre.

Or ces deux éléments pourraient être dissociés, et ils le sont, dans les sagesses de l'Orient, notamment dans le bouddhisme. Je vais aller très vite. Le Bouddha n'est pas Dieu ni un dieu mais un homme, avec une naissance dans une famille, une vie et une mort, le nom qu'il prend au terme de son parcours existentiel signifie celui qui s'est éveillé. La famille de ce jeune prince, quelque part dans l'Inde montagneuse, Népal actuel, s'était évertuée à lui cacher les souffrances et les misères inhérentes à la condition humaine. Quittant de lui-même son milieu surprotégé il avait découvert dans le vaste monde cette souffrance, multiforme, et s'était attelé à la tâche d'en connaître les causes dans le but d'y remédier. L'Eveil, c'est la fin de sa recherche.

La démarche d'ensemble est d'une rationalité peu contestable. C'est pourquoi en Occident elle séduit tant d'intellectuels, notamment de scientifiques. Mais bien avant ce phénomène historiquement récent, le bouddhisme était sorti du monde indien pour investir l'ensemble de l'Extrême Orient, via la Chine. Une très vieille civilisation, déjà dotée de sagesses propres, confucianisme, taoïsme, mais qui a fait sa place à ce nouvel enseignement, car il s'accorde avec sa conception du langage. Le sage asiatique ne se définit pas par sa parole mais par son retrait de la parole, il enseigne par le silence.

Je ne développe pas, me contentant de quelques citations. Pour Confucius dans ses *Entretiens* : 1 « le langage sert à communiquer, un point, c'est tout » (XV, 40). 2 « J'aimerais tant me passer de la parole » (XVII,19). Pour le Taoïsme, trois extraits du *Classique de la Voie et de la vertu* de Laozi : 1 « La voie qui prend voix n'est pas la vraie Voie », incipit du texte. 2 « Qui connaît ne parle pas, qui parle ne connaît pas » (stance 56). 3 : « Les paroles dignes de confiance ne sont pas de belles paroles, les belles paroles ne sont pas dignes de confiance ». C'est dans la dernière stance (81) du texte canonique, comme un ultime avertissement : attention aux beaux parleurs. Reste, comme dit François Jullien, un point d'écart entre Grèce et Chine : à l'égard du langage, confiance d'un côté, défiance de l'autre.

Revenons à Merleau-Ponty. Philosopher, c'est d'abord s'éveiller. C'est-à-dire sortir d'un état de sommeil ou de somnolence ou de rêverie, passer d'un régime bas de la pensée à un autre régime, supérieur, mais ceci non pas au terme d'un processus naturel, continu, diffus comme par exemple dans le poème de Mallarmé *Renouveau* qui évoque un réveil un matin de printemps.

Mais ce printemps est « maladif » et, au sortir de « l'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide », ce réveil stagne dans la torpeur :

**« Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,
J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève... »**

A l'opposé de ce réveil mallarméen où sont inversées les valeurs des saisons, influence baudelairienne, le réveil philosophique est un acte qui rompt la torpeur initiale. Cet acte inaugural, vif, coupant, appelons-le prise de conscience ou d'un verbe venu de l'anglais mais désormais bien installé en français : réaliser – un emprunt que Gide dans son *Journal* constate et approuve. Je réalise, je me rends brusquement compte de, tout un pan de mon vécu antérieur m'apparaît. Interrompant le déroulement continu de ce vécu, un tel éveil fait césure : après cela, dès lors, je ne suis plus exactement le même.

Mais, pour le philosophe, cette césure embraye sur une parole. Constatons que pour définir son acte initial Merleau-Ponty décrit une expérience commune, sans rien de mystérieux ni d'ésotérique. Quand je prends conscience, quand je réalise, je me dis que, une parole se forme, d'abord en moi, et qui cherche ses mots. Mais cette parole première, que je suis seul à entendre, le philosophe ne la laisse pas se perdre, il va entreprendre de la formuler et de l'échanger. En somme, ce que tout être humain sans doute fait de façon intermittente, un jour ou l'autre, lui entreprend de le faire à plein temps. Il entretient et cultive une disposition commune. Ce n'est pas le chemin de Damas, un éblouissement à faire tomber de cheval.

Cette première citation de Merleau-Ponty dit ce qu'est la philosophie, comment elle survient : une réflexion qui se formule et propose ses mots à des égaux, car alors parler implique que celui à qui on parle pourra comprendre et partager. Cette égalité fondamentale, dans les écoles philosophiques de l'antiquité, se vit comme amitié.

La seconde citation dit ce que la philosophie n'est pas : un savoir, elle reprend ainsi l'idée de deux régimes de la pensée, un régime fort, un régime faible mais à un autre niveau, en opposant la *vigilance* et l'*oubli*.

Philosopher est l'acte d'un être parlant. Un être parlant est un être qui a appris à parler. La linguistique l'a rappelé : en amont de toute parole, de toute performance verbale, il y a une langue qui est un système. Dans l'humain la part d'adaptation instinctive est réduite, la part d'apprentissage, à l'aide du langage, immense. A peu près tout ce que nous savons ou croyons savoir, nous le tenons des autres, de notre milieu. Tout

milieu est porteur de savoirs, au pluriel, sédimentés et issus de son histoire propre.

Première proposition : aucun philosophe n'adhère avec confiance et simplicité au savoir de son milieu, ne l'accepte sans discussion, il le réexamine aussi complètement que possible. L'oeuvre de Platon a ouvert la marche, bien qu'il ait eu des devanciers allant dans le même sens – les présocratiques. Texte fondateur : livre VI de *La République*. Socrate explique qu'il faut distinguer deux grands genres de savoir, et que chacun se divise en deux. Représentés sur une ligne, cela fait quatre segments à concevoir comme des degrés en fonction de leur proximité avec le réel. Il y a des savoirs qui restent au niveau du sensible et de ses images, cela donne des opinions doxa, et des savoirs qui se hissent au niveau de l'intelligible dont il appelle épistémè science le stade supérieur. En somme, pas de chance, dans le savoir plus c'est facile et plus c'est faible. Des opinions il suffit de se baisser pour en ramasser, on se croit dans le réel, mais on est dans les images, c'est-à-dire dans l'imaginaire. Pour s'en extraire il faut passer à un régime intellectuel autrement exigeant, qui part de la démonstration géométrique ; dès lors on pourra commencer de s'approcher du réel. La célèbre allégorie de la caverne met en scène de manière indépassée le réalisme philosophique. Se raconter, exprimer les nuances du vécu ou déployer l'imaginaire, c'est la littérature et l'art qui s'en chargent.

Second texte fondateur : la préface de la *Critique de la raison pure*. Kant, fin du XVIII^e siècle. Universitaire prussien, il professait un rationalisme tranquille où la physique de Newton se conciliait avec la foi chrétienne jusqu'au moment où il a été « réveillé de son sommeil dogmatique ». Par une réflexion sous forme d'« enquête » qui interrogeait « la source de tout savoir » sans excepter la science. Responsable : Hume, un philosophe, économiste et historien écossais. Bousculé, déstabilisé, Kant a jugé nécessaire de reprendre à la base l'examen de la source de toute science, et cela a donné la philosophie critique, le criticisme. Une de ses conclusions les plus remarquables, c'est que parmi les nombreuses causes d'erreur menaçant en permanence l'esprit humain – les puissances trompeuses pour parler comme Pascal – une des plus insidieuses vient de la raison elle-même qui, en dépit de toute sa logique, peut être productrice d'illusions. Kant a inauguré la déconstruction de la métaphysique.

Le rapport de la philosophie à la science est ainsi central, constitutif de sa réflexion propre. A l'égard de ce chef d'oeuvre de l'intelligence humaine, savoir dur et cumulatif qui à partir du 17^e siècle, le siècle de Galilée et de Descartes, commence sa marche historique triomphale, le philosophe fait

preuve de *vigilance*. *Vigilance*, de *vigile*, veille en latin, renvoie de nouveau au sommeil, mais pour y résister, très volontairement. On reste vigilant alors qu'on serait porté à relâcher son attention, à s'assoupir. De nouveau, deux régimes de pensée sont opposés : une pensée forte, une conscience maintenue, une pensée faible, une conscience affaiblie puis perdue, l'oubli. La *vigilance* refuse ou inverse la pente naturelle qui mène à l'oubli.

On sait comment, pour l'esprit humain, finit le voyage au bout de l'oubli, de tous les oublis : par cette effrayante maladie de l'être pensant qui ne sait plus qui il est. Une maladie qui déjoue encore tous les efforts scientifiques pour la soigner.

Mais, dans la phrase quelque peu péremptoire de Merleau-Ponty, ce qui est en cause, c'est l'oubli au sein du savoir même, jusqu'à son niveau scientifique qui dans notre culture a fini par se déployer en de multiples branches et sous-branches, et dont l'emprise sur les choses, sur le réel, ne cesse de s'étendre, irrésistiblement. Aujourd'hui bel épisode de la poursuite acharnée par la recherche médicale, à l'échelle mondiale, d'un virus mutant. Labos contre virus. Avec dimension géopolitique : démocraties et dictatures en compétition. Le public retient son souffle, cependant qu'une minorité crie à la supercherie. On les appelle complotistes, et, de fait, comme l'a montré une sociologue, Eva Illouz, ils sortent complètement du jeu démocratique dont le fonctionnement repose ainsi sur des conditions épistémiques : « Croire ou non à la science est devenue une question éminemment politique, sans doute celle qui va décider de l'avenir du monde. L'épistémologie est désormais au cœur de notre démocratie et de son avenir. » (*Le Monde*, 11/12/2020).

Nous avons vu qu'il y a une tradition européenne de la philosophie qui conçoit une histoire de cette discipline vénérable remontant à l'antiquité grecque. Histoire indissociable de celle des savoirs au sein de cette civilisation, et de ce moteur fondamental, la science, où on est porté à voir un progrès ininterrompu, une avancée constante. Entre la formulation de l'hypothèse atomiste par les premiers philosophes grecs et les connaissances actuelles sur les constituants de la matière et du vivant, comment nier l'immensité du progrès accompli ? Entre Hippocrate et les soins que me prodigue l'hôpital, quel chemin parcouru ! Si : à son serment, pas un mot à changer. Hippocrate était médecin et philosophe, donc vigilant.

Si on prend sur tout cela un point de vue anthropologique, comme Lévi-Strauss – point de vue que Merleau-Ponty n'a nullement récusé, voir le bel article dans *Signes* (1960) : *De Mauss à Claude Lévi-Strauss* - la philosophie qui dit aimer la sagesse est une forme de sagesse parmi d'autres. Toutes les

cultures développent sans doute une ou des sagesse, tout comme des savoirs, des techniques, de l'art, de l'organisation politique, des rituels, et à la base de la langue. La sagesse est de partout, tranchant chaque fois dans la sottise et paresse ambiantes, parce que réfléchir est une capacité constitutive de l'esprit humain, mais dont les individus usent très inégalement. Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, mais à la fin du fameux premier paragraphe du *Discours de la méthode* Descartes fait observer que de cette capacité commune les individus font des « applications » extrêmement différentes, du meilleur au pire.

La philosophie, née en Grèce, n'a donc pas le monopole de la sagesse - qui est en quête de sagesse peut aller en chercher ailleurs, notamment en Asie -, mais en tant que réflexion elle présente la singularité culturelle d'une orientation originale, dans un rapport à la fois distant et inséparable avec ce savoir bien spécifique qu'est la science, point que développe tout de suite Merleau-Ponty dans son *Eloge de la philosophie*, en évoquant la figure fondatrice, institutrice de Socrate. Les deux ou trois pages qu'il consacre au dialogue de Platon qui relate le procès et la mort de Socrate (dont le titre est *Apologie de Socrate*) me paraît un sommet du commentaire philosophique. A lire et à relire. Patrick Boucheron, dans un petit livre sur Machiavel, indique un article de Merleau-Ponty (également dans *Signes*) qu'il qualifie brièvement de « pages somptueuses ». J'en dirais autant de celles qui parlent de Socrate.

La philosophie est ainsi une réflexion qui se formule en un discours qui depuis son commencement grec présente, me semble-t-il, quatre constantes principales.

D'abord les philosophes parlent en tenant des discours raisonnés, c'est-à-dire exposant leurs raisons et tirant du seul raisonnement leur pouvoir de persuasion. Ce type de discours maîtrisé de part en part se dit logos en grec, que Platon, dans une œuvre sans équivalent, déploie à travers ses fameux dialogues. Dia-logue, le logos en mouvement, qui circule, traverse, s'échange, se rectifie. Nul n'en est propriétaire, il est, comme le dira Popper, ouvert. Qui n'a jamais lu un texte de Platon où Socrate est à la manœuvre a manqué quelque chose. C'est un discours à vocation d'universalité, tout être de raison doit acquiescer à l'explicitation de son déroulement rigoureux, son modèle est dans la démonstration géométrique.

Rien d'inspiré, de passionnel, de shamanique dans ce verbe sobre, impersonnel comme la Vérité qu'il poursuit, en instaurant un espace d'égalité : chacun peut s'exprimer mais pour convaincre il devra sortir de la singularité de son vécu et accéder à la généralité du logos, au moyen d'un concept. En ouverture de dialogue Socrate rappelle toujours cette

exigence intellectuelle. Le contexte démocratique des cités grecques, Athènes en tête, semble avoir conditionné l'apparition de ce genre de réflexion où s'affrontaient verbalement les citoyens, à égalité. Combat langagier, mais respectant des règles précises. Avons-nous fondamentalement changé la règle du jeu ?

Second caractère, corollaire du premier : c'est un discours critique, aucune position intellectuelle ne peut se prévaloir d'une supériorité naturelle ou empruntée à une autorité extérieure, tradition ou religion. C'est même un discours radicalement critique qui devant chaque question est conduit à la reconsidérer à la base, sans rien présupposer.

Le premier grand rôle en philosophie, à la fois logique et critique, consistant à mettre la pensée en mouvement, en recherche, est tenu par Socrate, le dialecticien accompli. Il commence toujours par interroger ses interlocuteurs, les accable même de questions, manie l'ironie quand les réponses sont confuses ou contradictoires. Mais une ironie dont il ne s'excepte pas. Ce n'est pas un sarcasme de supériorité. Il ne dispose d'aucun savoir surplombant qui lui permettrait de juger les opinions des autres, il dispose seulement d'une pleine capacité d'interrogation et d'examen, partant de sa propre ignorance, comme chacun : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Hegel, Nietzsche, Popper, Merleau-Ponty le disent : Socrate est l'homme de la cité démocratique, celle qui a mis le peuple au pouvoir (certes un peuple – demos - que les Anciens définissaient de manière très restrictive, dans une société à la fois patriarcale et esclavagiste). Mais dans sa pratique du dialogue philosophique l'urbain, le sociable Socrate ne laisse rien passer, ses contemporains l'ont présenté comme le poisson-torpille qui paralyse ceux qui l'approchent, démunis soudain de logos, tous ramenés à leur ignorance foncière, et comme cela se passe en public, à ciel ouvert, il ne se fait pas que des amis.

Le contraire d'un discours critique, c'est un discours soumis d'emblée à un objectif de propagande ou de communication. Philosophie officielle ou philosophe de cour sont des expressions que mine une contradiction interne. L'origine civique de la philosophie se confirme : sans liberté de penser et de dire il n'y a pas d'exercice plein, véritable de la réflexion philosophique.

Spinoza le rappellera dans une lettre à l'Electeur palatin qui lui avait proposé une chaire à l'université de Heidelberg, en lui assurant une liberté totale d'enseignement, sauf à parler de religion. Spinoza, dans sa réponse écrite, montre le caractère contradictoire d'une telle proposition : si on pose une limite, énonce un interdit, il n'y a plus de liberté. Il décline l'invitation.

Le troisième caractère du discours philosophique est également un corollaire du logos, c'est son exigence de cohérence, il est tenu en permanence d'accorder et relier les différentes thèses qu'il a posées. Il ne peut pas se contenter de collectionner des affirmations. Philosophier n'est pas compiler. L'idéal du philosophe est ainsi la constitution d'un système, c'est-à-dire d'une vision d'ensemble où s'articulent les différentes thèses auxquelles il est parvenu.

Le champ de réflexion de la philosophie est par lui-même non limité : c'est l'être, le réel. Différent de la démarche scientifique qui opère stratégiquement sur des plans bien délimités du réel. Deux démarches intellectuelles distinctes mais non contradictoires, au contraire profondément solidaires, souvent associées, Aristote, Descartes, Leibniz, Russell, car mettant en œuvre les mêmes logos et esprit critique que nous avons évoqués, mais à des niveaux différents, disons généraliste en philosophie, spécialisé en science.

Les grandes philosophies, à commencer par Platon et Aristote, prennent toujours soin de replacer l'activité scientifique, dans sa pluralité, à l'intérieur du système de pensée qu'elles élaborent. Mais au 19^e siècle Auguste Comte, dans sa *Philosophie positive*, le fait encore.

La dernière caractéristique de la réflexion philosophique, mais non la moindre, c'est qu'elle engage directement une éthique. De la manière de penser et de se représenter les choses découle une manière de se comporter (ethos). Pour se conduire avec sagesse il faut penser juste. Qui pense faux est voué aux errances du comportement. Du logos à l'ethos : une idée-force explicite dans toutes les écoles philosophiques de l'antiquité posant que le but de cette réflexion, le lieu de son accomplissement est dans la vie elle-même, la vie bonne. Le dernier Foucault, enseignant au Collège de France, était revenu sur ce point essentiel : l'impératif « connais-toi toi-même », partagé par tous les philosophes de l'antiquité, même les plus sceptiques, relève d'un « souci de soi ». Cette destination éthique de la réflexion, si elle est moins visible dans les philosophies modernes, sous le poids grandissant de la théorie, n'est pas effacée. Une réflexion sans dimension éthique, aussi sophistiquée soit-elle, n'a pas de répondant, elle ne peut qu'occuper et amuser quelques spécialistes. Elle est jeu de langage, c'est tout. *Des mots, rien que des mots*, comme dit Hamlet.

Un fait, pris dans l'histoire récente. Après 1945, l'équipe des savants atomistes américains, à programme militaire, intègre plusieurs physiciens allemands, de très grosses pointures qui auparavant travaillaient au service

du régime nazi, à fabriquer les premières fusées à longue portée. Faut-il s'en indigner ? Il faudrait regarder les choses de près, au cas par cas, et dans le contexte historique. En revanche, quand on apprend qu'un philosophe allemand de premier plan n'a pas cessé d'approuver ce régime, l'abomination politique du XX^e siècle, pourtant riche en monstres étatiques, le malaise est incomparablement plus grand. Ce qui confirme la position de Merleau-Ponty : la philosophie n'est pas une branche du savoir parmi d'autres, c'est une réflexion.

Pour se résumer : logique, critique, systématique, éthique – que des termes grecs - ces quatre éléments sont présents dans toute philosophie, laquelle aboutit à la création de concepts pour penser le réel. Répétons-le : les grands philosophes sont tous réalistes, exprimer les mille nuances du vécu ou déployer l'imaginaire, c'est l'affaire de l'art.

Un autre point que je signale sans le développer. Plutôt que d'histoire de la philosophie, il conviendrait, comme le propose Deleuze, de parler d'un devenir de la philosophie, comme pour l'art et la littérature. La conscience philosophique est mémoire, alors que l'intelligence scientifique s'investit complètement dans le présent pour mordre sur l'avenir. Les formations respectives le montrent : en science le seul objet d'études est l'état présent des connaissances, en philosophie le détour par le passé est essentiel, il est même le travail principal.

Une dernière remarque, avant de parler d'aujourd'hui : les quatre constantes mentionnées éclairent la scène primitive de l'aventure philosophique européenne : le procès de Socrate. Sans avoir désobéi à aucune loi, le grand éducateur, le modèle des enseignants de philosophie, leur saint patron percute la religion, pourtant à l'époque un simple polythéisme, mais qui détient le monopole du sacré – le sacré, c'est ce qu'il est interdit d'interroger. Socrate, calmement, publiquement a transgressé l'interdit. Il est accusé d'impiété. Comme la chose se passe dans une démocratie, elle finit au tribunal populaire. Foucault a achevé sa carrière d'enseignant en revenant sur cet épisode fondateur, que Nietzsche avait également interprété.

Précision : je n'affirme pas que la réflexion philosophique est par nature irreligieuse – quoique cette option bien argumentée apparaisse dès l'aube de la philosophie : le matérialisme de Démocrite que poursuivront Epicure puis Lucrèce -, mais qu'une manière de croire immédiate, massive, exclusive, adhérente, coïncidente, dit Jullien, crédulité verrouillée s'interdisant elle-même de porter la réflexion sur ce terrain, est d'emblée récusée par la philosophie qui par nature ne met pas de limite à ses examens. Et puis, même s'il croit, le philosophe sait qu'il croit. De

l'immortalité de l'âme Socrate dit que c'est « un beau risque à courir » (*Phédon*, 114 cd). C'est seulement dans la mythologie qu'on va aux enfers et qu'on en revient.

Parlons maintenant d'aujourd'hui et de la place qu'y occupe la philosophie.

Première observation : le temps présent me paraît disposé à la philosophie au sens où le parcourent et l'agitent, au gré des crises multiples qui y éclatent, des interrogations de fond. Temps d'in-quiétude dont j'ai indiqué en commençant les sujets les plus manifestes. D'où une large demande de philosophie à quoi répond une presse spécialisée, des magazines de popularisation assez différents des grandes revues généralistes de naguère, comme *les Temps modernes* ou le *Débat*, disparues. Chaque jour à France culture au moins une émission de philosophie. Tout cela fait par des professionnels, sérieusement, avec un souci pédagogique évident.

Autre observation : a disparu du paysage national le « contemporain capital », comme le furent Gide dans l'entre-deux guerres et Sartre après 1945, jusqu'en 1962. Je rappelle que ce n'était pas du tout une figure de consensus, mais comme l'a dit Denis Kambouchner de Sartre, un « déclencheur d'énergie sociale ».

Gide était scandaleux, libertaire, anticolonialiste, antistalinien. Sartre attaqué de l'extrême droite à l'extrême gauche, en passant par les modérés et l'université. Citer Sartre quand j'étais étudiant, c'était se faire coller à l'examen. Je constate qu'aujourd'hui, sur le plan sociétal, Gide homosexuel assumé (*Corydon*, 1924) et le couple libre Sartre / de Beauvoir ont gagné la partie, promu de nouvelles normes, du moins en Occident. La dernière figure d'envergure comparable est Foucault, mort en 1984, fauché par le sida. Foucault avait bousculé de l'intérieur la philosophie universitaire, très érudite sur sa propre histoire mais un peu répétitive et confinée dans son académisme, cela en soulevant de gros lièvres : la maladie mentale, la prison, les pratiques de gouvernement, les conduites sexuelles. Très innovant dans ses approches, des « enquêtes » nouant avec audace philosophie et histoire, ses analyses ont déclenché un très grand nombre de travaux, souvent critiques à son égard. Exemple : Marcel Gauchet et Gladys Swain récrivant une histoire de la psychiatrie en signalant que la notion de maladie mentale ne prend toute sa consistance que dans la démocratie moderne qui cible l'individu. Après Foucault, je ne vois pas de philosophe de la même envergure, Lévi-Strauss ayant refusé le rôle, en rejoignant l'Académie française.

Aujourd'hui, dans le paysage médiatique, il y a le philosophe de service, à l'aise sur les plateaux de télé, pour parler vite et bien, d'un peu tout. Et isolé dans son université le travailleur érudit, très pointu, grosse thèse, lectorat et audience confidentielles. Entre ces deux extrêmes, malgré tout, des philosophes qui tentent de sortir de cet entre soi.

Ce n'est pas facile. En témoigne dans les librairies la place grandissante prise par les rayons « développement personnel » et « spiritualités ». Souvent il faut chercher le petit coin réservé aux ouvrages de philosophie. D'autant que les rayons voisins, psychanalyse, sociologie et histoire sont abondamment pourvus.

Dans les médias sérieux aussi le philosophe est très concurrencé. Si on parle d'Algérie, Benjamin Stora suffit, il sait tout et explique très bien. De macroéconomie Thomas Piketty. Des pays du sud Rony Brauman. D'Islam, Gilles Kepel etc. Pour parler de la Chine, qui aurait l'idée d'inviter Badiou ?

En un temps où la demande philosophique est forte, la voix des philosophes est faible. Comparons avec l'époque de grande interrogation que fut le 18^e siècle. D'Alembert, savant et maître d'œuvre de l'Encyclopédie en collaboration avec Diderot, dit de Rousseau : « Il ne me convainc pas, mais il m'agite. » La voix des philosophes était forte, et la Révolution française a montré à quel point. Entre le printemps et l'été 1789 un régime multi séculaire s'écroule par l'effet d'une déclaration entièrement puisée dans la philosophie. Certes la mise en œuvre des principes énoncés sera plus lente, près d'un siècle, c'est la Troisième République qui s'y collera vraiment.

Qu'est-ce qui, aujourd'hui, empêche la parole philosophique de se faire entendre, de prendre dans l'opinion, d'y devenir effective ? Ce ne sont pas des obstacles politiques et idéologiques comme du temps de Spinoza où la religion s'appliquait à régenter et contrôler l'exercice de la pensée, et où, en Europe, la démocratie n'était qu'une idée. Au moment de la Révolution française les historiens nous disent qu'un Français sur cinq maîtrisait l'écrit. Sur ce plan le niveau a monté.

Comment expliquer cet affaissement philosophique, à vrai dire perceptible dès le siècle précédent ? Les héros de la pensée ne sont pas des philosophes : Einstein, les époux Curie, Freud, Fleming, Oppenheimer. Ni Heidegger, métaphysicien douteux, ni Wittgenstein, logicien marginal et étrange.

Peut-être peut-on rechercher dans les traits propres de la parole philosophique les raisons de son affaissement. En reconsidérant les quatre précédemment distingués, il est clair que l'un d'entre eux n'est plus tenable, c'est l'exigence de constitution d'un système. Produire une vision d'ensemble du réel en synthétisant les savoirs scientifiques disponibles semble simplement impossible, en raison du caractère à la fois démesuré et constamment mobile, conquérant de

ces savoirs. Qui trop embrasse mal étreint. Traduction par Montaigne : *nous embrassons tout, mais n'étreignons que du vent*. Le premier philosophe à prendre conscience de l'impossibilité du système me semble être Bergson, à la fin du 19^e siècle. Il recommande alors la stratégie suivante : le philosophe doit se concentrer sur un secteur scientifique, des années d'étude, et à partir de là seulement proposer des concepts, ce que lui-même fera pour les sciences du vivant : *L'évolution créatrice*, 1907, il a 48 ans. C'est la voie que suivra l'épistémologie, notamment dans le sillage de Bachelard, une épistémologie toujours régionale, solidement informée dans son secteur, Bachelard en physique, Canguilhem en médecine, Foucault en sciences humaines. Autrement, à vouloir parler de tout la parole philosophique tomberait dans l'approximation journalistique.

L'exigence systématique de la philosophie est ainsi mise à l'épreuve par le triomphe de la science, et un triomphe autonome, libre de toute attache métaphysique. Le développement des sciences s'accompagne toujours d'une émancipation par rapport à leur origine philosophique, les sciences physico-chimiques ont ouvert la voie suivie ensuite par celles du vivant et de l'homme. Foucault le note : « Il y a longtemps que la philosophie ne peut plus jouer par rapport à la science le rôle de fondement » reprenant le conseil ironique de Bachelard : « Il faut que la raison obéisse à la science ». Dit vulgairement : il est difficile d'être vigilant quand on est largué.

Mais une autre exigence est pour la même raison percutée : l'éthique. L'éthique, c'est la réflexion sur les valeurs, et cela depuis le commencement grec : qu'est-ce qui est beau, bon, juste, à l'échelle de l'individu comme de la société ? *La République* de Platon lance un grand vaisseau à la fois moral et politique, mille fois commenté et que nous continuons de lire. Mais notre monde globalisé – quand j'enseignais des élèves m'en ont fait la remarque - est un peu différent de la cité méditerranéenne sur quoi raisonnait Socrate. Et s'il est différent, pour le dire d'un mot, c'est par la science qu'il incorpore, tout autant que par son extension planétaire. Il s'agit d'un monde tissant des interdépendances de nature multiple, qui enserrent les activités et interactions humaines jusqu'au plus quotidien de nos existences. Un monde où très vite l'avancée de connaissances se traduit en possibilités techniques. D'où le sentiment paradoxal d'une surpuissance jadis impensable sur la matière, sur le vivant et sa reproduction, sur l'esprit même, mais surpuissance que personne ne maîtrise. Les Etats et les organisations y prennent un visage inédit que Marx, penseur de la première société industrielle, n'avait pas envisagé.

D'où, depuis la seconde moitié du 20^e siècle, une philosophie de la technique dont l'un des grands noms est Simondon. A-t-elle produit des concepts opérants ? La question dépasse mon niveau de compétence. Il me semble que les notions intervenant dans les âpres débats contemporains sur les grands choix techniques à effectuer sans délai ne viennent pas de philosophes, mais de scientifiques, comme anthropocène, dû à un

météorologue et chimiste. De nouveau, quand un climatologue ou un géologue s'expriment publiquement, on n'a guère besoin de philosophe. A présent les avis du GIEC ont beaucoup plus de poids que tous les colloques de philosophie qui pourtant se multiplient. La fameuse formule de Heidegger : *la science ne pense pas*, semble d'un autre temps. Car les scientifiques, eux, pensent, alors que les philosophes ne brillent pas particulièrement comme lanceurs d'alerte, ils suivent.

Une vigilance écologique apparaî-t-elle dans les écrits en langue française des années 50 et même 60 ? Dans les écrits philosophiques, je ne vois pas, sauf la mise en garde de Lévi-Strauss dans *Race et histoire* (1952) qui parle d'un « exclusivisme » économique admis de tous, libéraux comme marxistes, occidentaux comme tiers-mondistes. Si, il y a une conscience écologique dans la littérature française : Giono et le Romain Gary des *Racines du ciel* (1956). Giono étiqueté réactionnaire, Gary aventurier, pas sérieux.

Revenons à la philosophie. Il reste les deux premiers et fondamentaux traits de sa parole : logos et critique, d'allure inaltérable, adamantine. Logos, comment parler autrement ? Critique, jamais trop ! Mais justement ne peut-on pas pousser la critique encore plus loin, jusqu'au logos même ? La voie ouverte par Nietzsche, philologue, qui avait dit : même quand nous ne croyons plus en Dieu, nous continuons de croire en la grammaire. Le dernier obstacle est dans le logos, dans l'impensé du logos, et d'autant plus fort que ce logos a triomphé à travers la science, vraie mesure de la puissance dans l'histoire moderne. C'est de ce côté que s'aventure ou se hasarde Jullien, philosophe contemporain dont il se trouve que je connais mieux l'oeuvre que toute autre.

Me retient dans ce travail philosophique son dynamisme conceptuel ; il se nourrit d'un détour par la Chine. Non certes que Jullien préfère la pensée chinoise à la philosophie – il est même assez sinophobe – il estime seulement que les deux traditions intellectuelles, si on les examine de très près, présentent des ressources théoriques complètement distinctes. Pourquoi, dans l'attaque des problèmes d'aujourd'hui, ne pas les *mettre en vis-à-vis*, c'est-à-dire *en tension* ? Pour résumer, en simplifiant beaucoup les analyses de Jullien : à l'Europe la méthode, à la Chine la stratégie.

Foucault conversant au Japon avec des moines zen – c'était en 1978, Jullien était alors en Chine – leur avait confié qu'il ne pensait pas que la crise de la pensée occidentale ait produit une philosophie à sa mesure et, propos plus étonnant, il avait pronostiqué, textuellement, « la fin de l'ère de la philosophie occidentale » et que si une philosophie nouvelle devait

naître ce serait « en dehors de l'Europe » ou à la suite de « rencontres et de percussions entre l'Europe et la non-Europe. »

Le pronostic n'est pas confirmé, à ma connaissance, mais il tient la corde. La philosophie est une brassée de mots lancée par les Grecs, mots jamais oubliés en Europe, repris au fil d'une histoire longue, dont il est en effet probable que dans un monde globalisé des voix non occidentales s'emparent. Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée.

M'étant appuyé sur Merleau-Ponty je termine avec lui, une conférence faite à Genève en 1951, intitulée *L'homme et l'adversité* intégrée dans *Signes*. Texte que je continue de juger magistral, et dont j'extrais ces deux phrases : « Le moment humain par excellence, où une vie tissée de hasards se retourne sur elle-même, se ressaisit et s'exprime. » Ce moment est celui de l'acte philosophique. Seconde phrase : « Il n'est même pas exclu en principe que l'humanité, comme une phrase qui n'arrive pas à s'achever, échoue en cours de route. » C'est le rappel socratique de l'incertitude attachée à la condition humaine, ferment du philosophe.

Dernière citation, de Freud, l'oreille la plus fine de son temps, a dit Foucault de ce psychiatre qui ne se sentait pas une grande vocation soignante mais qui nous en a appris sur nous-mêmes plus que tous ses contemporains philosophes : « La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. » Est-il permis d'espérer davantage ?

Philosopher aujourd'hui.

Pierre Vespérini, *La philosophie antique. Essai d'histoire*. 2019.

Merleau-Ponty, *Eloge de la philosophie*, 1953.

« Le philosophe est l'homme qui s'éveille et qui parle ».

« La philosophie n'est pas un certain savoir, elle est la vigilance qui ne nous laisse pas oublier la source de tout savoir ».

Confucius, *Entretiens* : « le langage sert à communiquer, un point, c'est tout » (XV, 40). « J'aimerais tant me passer de la parole » (XVII,19).

Laozi, *Classique de la Voie et de la vertu* : « La voie qui prend voix n'est pas la vraie Voie », incipit du texte. « Qui connaît ne parle pas, qui parle ne connaît pas » (stance 56) . « Les paroles dignes de confiance ne sont pas de belles paroles, les belles paroles ne sont pas dignes de confiance », dernière stance, 81.

« Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,

Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends en m'abîmant que mon ennui s'élève... » Mallarmé (*Renouveau*)

« Croire ou non à la science est devenue une question éminemment politique, sans doute celle qui va décider de l'avenir du monde. L'épistémologie est désormais au coeur de notre démocratie et de son avenir. » Eva Illouz (*Le Monde*, 11/12/2020).

Platon, *Apologie de Socrate*.

Socrate : « Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien »

l'immortalité de l'âme : « un beau risque à courir » (Platon, *Phédon*, 114 cd).

Gide, *Corydon*, 1924.

Marcel Gauchet et Gladys Swain, *La pratique de l'esprit humain*, 1980.

D'Alembert parlant de Rousseau : « Il ne me convainc pas, mais il m'agite. »

Bergson, *L'évolution créatrice*, 1907.

« Il faut que la raison obéisse à la science » Bachelard

« Il y a longtemps que la philosophie ne peut plus jouer par rapport à la science le rôle de fondement » Foucault

Lévi-Strauss, *Race et histoire*, 1952.

Romain Gary, *Les Racines du ciel*, 1956.

Foucault à propos de l'avenir de la philosophie : *Dits et Ecrits II*, 1978. texte 236 : *Michel Foucault et le zen*.

« Le moment humain par excellence, où une vie tissée de hasards se retourne sur elle-même, se ressaisit et s'exprime... Il n'est même pas exclu en principe que l'humanité, comme une phrase qui n'arrive pas à s'achever, échoue en cours de route. » Merleau-Ponty, *L'homme et l'adversité* dans *Signes* (1960).

« La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. » Freud, *L'avenir d'une illusion*, 1927.

Complément à l'exposé du 28 mars : *Philosopher aujourd'hui*.

Une discussion a suivi, des remarques, des objections qui m'incitent à préciser ma pensée. Auparavant je me permets de rappeler le plan et le contenu de cet exposé.

***Aujourd'hui* : un temps où les crises se succèdent, à l'échelle mondiale. On tente de comprendre cet engrenage inquiétant. La prochaine crise sera-t-elle écologique, économique, sanitaire, migratoire, guerrière ou un panachage inédit**

de ces différents genres ? Dans une Europe rétrécie – par rapport à une Asie surpeuplée et dynamique, et un Sud aussi politiquement et économiquement fragile que sa démographie est incontrôlée – la France se fissure, « s’archipellise », des minorités religieuses, sexuelles, territoriales, régionales, sanitaires se revendiquent comme telles, cependant que s’étale un hyper-individualisme sans précédent. Une fatigue démocratique en est venue à bouleverser le vieil échiquier politique où grimpent à la fois l’abstention et un populisme violemment xénophobe.

Philosopher : un acte d’éveil et de parole (Merleau-Ponty), toujours recommencé depuis sa mise en route grecque. Mais cet acte initial dont par l’enseignement nous entretenons la mémoire (Platon) oppose de la manière la plus tranchée opinion (doxa) et connaissance argumentée, raisonnée (épistémè), l’immédiat et le construit, de sorte que philosophie et sciences nous semblent être nées ensemble, procéder de la même source, mettre en route le même logos. Leur cible est identique : le réel qui n’est jamais donné, mais à dé-couvrir. A la fois solidaires et distinctes, nées d’un même amour éclairé pour la sagesse, l’histoire de la culture européenne va les éloigner sans les séparer. Il est impossible à la réflexion philosophique de perdre complètement de vue l’activité scientifique qui ne cesse de se déployer, depuis le coup d’accélérateur du XVII^e siècle (Galilée et Descartes) puisque cette dernière non seulement informe sur le réel mais le modifie en profondeur (technique). Elle se doit d’accompagner réflexivement ce grand processus collectif – de la modernité à la mondialisation - de rester « vigilante ».

La philosophie est donc toujours réaliste. L’imaginaire, le sacré font partie du réel humain, la folie aussi d’ailleurs (Pascal). Ils sont pour la réflexion des objets d’examen, d’analyse, mais nécessairement avec distance épistémique. Exprimer l’imaginaire et gérer le sacré définissent les domaines de l’art et de la religion qui n’ont pas besoin de s’analyser pour se vivre et s’accomplir. On serait même tenté de dire qu’ils sont d’autant plus vivants, actifs que la réflexion évite de s’en mêler.

Replacée dans un horizon anthropologique (Lévi-Strauss), la philosophie est une forme de sagesse culturellement singulière, elle caractérise l’Europe, son type de discours ne se retrouve pas dans les autres cultures qui toutes possèdent cependant savoirs et sagesse issus de leur histoire propre.

Ce discours dont les normes (et les noms) remontent aux grecs présentent quatre constantes : il est logique, critique, systématique et éthique.

Logique d’abord : il fait appel au seul logos, un discours raisonné qui opère par concepts, transcendant les particularités individuelles et collectives. Il se veut universel et postule une raison commune. Mais cette raison, il faut la cultiver, en user avec méthode, en exposer toutes les opérations, car au sein de l’esprit l’environnement tant de dispositions capables d’étouffer sa voix, tant de

« puissances trompeuses » (Pascal). Le logos est difficile, car tout ce qui est beau est difficile autant que rare (Spinoza) mais nullement ésotérique, il a horreur des mystères et mystifications.

Critique : nul n'est propriétaire du logos, c'est dans l'échange et la confrontation des arguments – dia-logue – qu'il traverse, avance, se rectifie, progresse. En écartant sans cesse les opinions de son chemin. Le premier maître (Socrate) se présente paradoxalement comme ignorant, mais usant à plein de sa capacité d'interrogation et de ré-examen. Son oreille absolue détecte les faux savoirs qu'il épingle avec ironie. Ce jeu verbal public a une condition politique : il ne pouvait être inventé et pratiqué que dans une cité ayant promu l'égalité des citoyens, autrement dit démocratique.

Systématique : les idées obtenues par ce travail conceptuel doivent être ordonnées pour constituer une vision d'ensemble du réel. La cohérence du discours philosophique est ainsi essentielle, et l'étude de toute philosophie s'applique à la révéler et reconstituer à partir de ses principes, concepts de base, clés de voûte du système, comme eidos chez Platon, substance chez Aristote, cogito chez Descartes, transcendantal chez Kant, etc. Mais encore au XX^e siècle : durée chez Bergson, imaginaire chez Bachelard, liberté chez Sartre...

Ethique : un lien essentiel relie pensée vraie et comportement juste, dès l'antiquité la vie bonne est, pour toutes les écoles philosophiques y compris les plus sceptiques, l'aboutissement de l'exercice intellectuel rigoureux. Aucune philosophie moderne ne rompt ce lien, ne renonce à l'éthique – alors que la politique peut être évitée, zappée (chez Descartes par exemple). L'éthique trône chez Heidegger : « authenticité », elle n'est pas absente chez Wittgenstein. Pour s'en tenir aux deux figures du siècle précédent retenues comme majeures par la corporation philosophique.

Troisième et dernier temps : réunissons les deux termes, *aujourd'hui* et *philosopher*.

De simples observations d'ordre sociologique : une forte demande de philosophie dont l'état actuel de crise fournit une suffisante explication, et à laquelle répondent pédagogiquement des médias nouveaux, écrits et audio (*France-culture* au quotidien). Mais dans les librairies – rendez-vous traditionnel des personnes cultivées – une réduction du rayon philosophie dominé par d'étranges nouveaux venus nommés « développement personnel » et « spiritualités ». Et les philosophes eux-mêmes, l'offre ? Une poignée officie à la télé, fournissant du vite fait, bien fait en matière d'idées. L'immense majorité enseigne, écrit, publie, mais dans la dispersion, sans qu'apparaisse cette figure nationale – peut-être depuis le XVIII^e siècle : Voltaire – le « contemporain capital ». Les derniers à tenir le rôle : Sartre dans les années 50, Foucault lui succédant jusqu'à sa mort en 1984, depuis personne.

Alain Mallet a demandé s'il fallait déplorer cette absence. On devinait son point de vue, négatif. Ce qu'on peut déplorer, ce n'est pas les personnes, mais la fonction, cette capacité de mobiliser les énergies autour de questions collectivement posées et débattues. Le contemporain capital était un fusible qui rassemblait négativement dans la polémique. L'oeuvre multiforme de Sartre – philosophe certainement inférieur à plusieurs de ses contemporains, Merleau-Ponty notamment – a joué ce rôle dans une France qui, en contexte de guerre froide, devait se moderniser tout en s'extrayant de son passé colonial – équation que n'a pas su résoudre la gauche française, ce qui l'a mise au tapis jusqu'en 1981. Alors que l'aura de Sartre pâlisait en France dès la guerre d'Algérie enfin terminée (1962), il était lu dans le monde entier – comme Simone de Beauvoir – en Amérique du nord et du sud, en Afrique, en Asie. Kamel Daoud le cite parmi ses auteurs de référence.

Aucun philosophe français contemporain n'approche d'un tel lectorat international, d'une telle ampleur d'influence. Le plus reconnu actuellement aux USA – le pays généralement le mieux informé – est Bruno Latour (dont je suis loin de connaître toute l'oeuvre). Philosophe-sociologue de l'écologie. Le corps social s'archipellise. Sa tête aussi. D'où une dissémination de la production philosophique qui en est la contre-partie. Chaque auteur avec son petit groupe de fans. On compte le nombre de ses traductions en langues étrangères.

Mais si par delà ces constatations faciles on cherche à comprendre, de l'intérieur du discours philosophique, les raisons de sa baisse d'influence, il faut revenir, me semble-t-il, à sa relation intime avec la science, que Merleau-Ponty souhaitait « vigilante ».

De nouveau un peu d'histoire : le XIX^e siècle voit l'émergence d'une nouvelle civilisation, l'Occident industriel, porté par un moteur techno-scientifique tournant à plein régime. Un moteur autonome par rapport à la réflexion philosophique qui se contente d'y lire un progrès d'ensemble au moyen d'une philosophie de l'histoire optimiste, bien orientée rationnellement, intégrant dialectiquement ses échecs passés - le « travail du négatif », dit Hegel, la tête philosophante de ce siècle. Tout est pour le mieux dans la meilleure des histoires possibles, tout converge enfin : liberté politique, prospérité économique, épanouissement culturel.

Le siècle suivant va doucher ces espérances. Des totalitarismes en action à la bombe d'Hiroshima, il atteint des extrêmes qui passent l'imagination et qui n'auraient pas été possibles sans la science. Les chambres à gaz nazies, par exemple, impliquent de bonnes connaissances en chimie, ainsi qu'un savoir-faire industriel. Au Rwanda on se contentera d'un génocide artisanal.

Face à cette force historique où s'épaulent et se dynamisent constamment science et technique – Bachelard définit le nouvel esprit scientifique comme « réalisme technique » - les philosophes doivent s'avouer qu'elle leur échappe intellectuellement de plus en plus, qu'ils sont bien incapables de concevoir un système qui l'intègre dans toutes ses composantes. Comment être vigilant quand on ne maîtrise plus ? Cet honnête aveu de modestie est explicitement formulé par Bergson, au tournant des deux siècles. Lui entreprend d'étudier sérieusement les sciences du vivant, avant de risquer quelque thèse philosophique (*L'évolution créatrice*, 1907). Dans le sillage de Bachelard (*Le Nouvel Esprit scientifique*, 1934), des épistémologues consciencieux entreprennent de se ré-approprier philosophiquement, mais par secteur par secteur, le champ démesuré et en expansion permanente des connaissances scientifiques, puis des techniques, non moins dynamiques et conquérantes. De Canguilhem à Dagognet, en passant par Simondon. Foucault se place dans cette filiation (secteur sciences humaines) et stigmatise Sartre comme philosophe littéraire, à l'ancienne. Il est vrai que l'auteur de *L'Être et le Néant* a parlé avec style d'à peu près de tout, sauf de sciences. L'œuvre strictement philosophique de Merleau-Ponty ne manifeste pas une telle coupure d'avec la science, mais reste centrée sur l'art, la politique, l'histoire. Thème fédérateur : le corps propre, vécu – par opposition au corps objectif, analysé, reconstruit (et investi) par la médecine, « art » que l'Europe moderne a su appuyer sur les sciences dures (que de technologies d'ultra précision dans nos hôpitaux, et tant mieux). Dans un paysage mondialisé – sur la base de la techno-science – le philosophe voit sa position traditionnelle de surplomb et d'avant-garde contestée. A quoi sert-il exactement si ce n'est à enseigner l'histoire de sa propre discipline ? Les notions qui nous agitent et alarment – comme anthropocène – viennent directement des scientifiques. Les avis du GIEC ont beaucoup plus de portée que tous les colloques de philosophie. Qu'ajoutent les philosophes aux mises en garde précises des climatologues, économistes et démographes ?

Il me semble qu'*aujourd'hui*, dans la culture, une seule voix française traverse les frontières : un romancier, Houellebecq. Ecrivain culotté, en phase avec l'évènement, jusqu'à le devancer (la prise d'otages de *Plate-forme*). Raconteur d'histoires de notre temps (comme en le sien Gary, « éduqué » par la Seconde Guerre mondiale) dans un style faussement simple (comme Simenon), il n'a pas de réplique à sa hauteur de notoriété parmi les philosophes français vivants.

Dans mes propos de conclusion, j'ai évoqué François Jullien – une des rares œuvres philosophiques contemporaines que je connaisse entièrement. Je lui trouve des forces et des faiblesses. Sa principale force est un potentiel démontré de créativité conceptuelle. Alimenté par un détour par la pensée chinoise (tout en étant personnellement allergique aux bureaucrates retors de Pékin). Jullien est philosophe, c'est-à-dire réaliste. Il estime que depuis Platon la philosophie a pensé le réel en termes d'Être (avec l'appui, la caution de la science), alors que la

Chine, avec ses savoirs propres, le pense depuis toujours en termes de processus (Tao) et continue de le faire, tout en se servant sans vergogne dans le plus avancé des sciences occidentales. On voit le résultat : elle talonne économiquement les USA, et vise rien de moins que l'hégémonie technologique mondiale. Nos idées éthiques et politiques n'intéressent pas les dirigeants chinois qui cultivent le nationalisme, jeu dangereux. Ils savent bien que démocratie et monde sinisé ne sont nullement incompatibles, comme le montrent le Japon, la Corée du sud, Singapour et Taïwan, point névralgique de l'Asie extrême.

La démarche de Jullien consiste à *mettre en vis-à-vis* pensée chinoise et philosophie européenne pour les *mettre en tension*, pour apporter des *ressources* neuves à une réflexion qui, selon lui, en manque, patine. Il craint une sorte d'asthénie européenne. Depuis quelque temps, avec un train de nouveaux concepts, *inouï, vraie vie, incommensurable*, il avance des propositions d'ordre politique. Nous en reparlerons, si vous voulez.

Je partage l'opinion que Foucault en 1978 confiait aux moines zen japonais qui le recevaient : aucune philosophie en Europe n'a pris toute la mesure de la crise qui traverse cette culture. Et son pronostic me paraît vraisemblable : la philosophie se renouvellera par « rencontres et percussions » avec des pensées non européennes. Il faut sortir de soi pour bien se voir et possiblement repartir de l'avant, leçon retenue par Jullien.

Ensuite je suis revenu à Merleau-Ponty, le philosophe du XX^e siècle qui me parle le plus. Une remarque de l'auteur de *Signes* (1961) qui rappelle l'incertitude foncière liée à l'aventure humaine – que le temps présent, aujourd'hui, n'a aucunement conjurée. Enfin une phrase de Freud, pour une fois relativement optimiste : « La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. » Bien que mort en 1939, à Londres, capitale d'où l'Europe démocratique allait résister à la machine totalitaire nazie - détruite pour le principal à l'est par un régime non moins totalitaire – le psychiatre atypique me semble en révéler sur la condition humaine davantage que tous les philosophes du siècle précédent. Preuve par les mots : ses concepts habitent nos paroles quotidiennes. Mais il s'est refusé à toute leçon de morale et de politique.

Jacques Doly m'a demandé comment je voyais l'état du vieux couple philosophie / religion. Vaste et décisive question, à laquelle on ne peut apporter qu'une esquisse de réponse. Il me semble que la mort de Socrate est la scène primitive de l'histoire de la philosophie telle que nous l'avons reconstruite. Il est significatif que Nietzsche, penseur du grand tournant européen, mort en 1900, puis Foucault, philosophe nietzschéen, soient revenus sur le sens de cet épisode fondateur. Une bonne scène primitive – Freud l'a rappelé, et avant lui Dostoïevski – c'est un crime. Pour trouver le coupable il est rationnel – logique – de se demander à qui profite le crime. Platon a son coupable : la démocratie vouée à la démagogie, le peuple aime sa caverne et ses simulacres, seuls quelques

rare individus aiment les Idées, le grand Ailleurs, et n'ont donc aucun goût pour le pouvoir qui est de la caverne. Dans sa politique il choisit donc la monarchie, en précisant qu'une monarchie juste est des plus improbables et que, s'installerait-elle par chance, elle se corromprait inévitablement. La démocratie moderne a répondu au défi platonicien en repensant l'éducation, en tentant de l'ouvrir au peuple. On reconnaît un réactionnaire (Flaubert par exemple) à ce qu'il voudrait la réserver à l'aristocratie.

Mais revenons au crime : la condamnation à mort du citoyen le plus sage. De quoi la force accuse-t-elle le juste ? D'impiété. Socrate demande à ses accusateurs de fournir des preuves : en matière de cultes et rituels il fait comme tout le monde, il n'obéit pas seulement aux lois, mais aux usages. Non : c'est dans sa pensée qu'il est impie, il a osé porter l'interrogation sur l'interdit : le sacré, propriété de la religion et cœur nucléaire du collectif ; le prêtre et le maître sont toujours de mèche.

Mais pourquoi le meilleur disciple, le génial Platon, s'est-il trompé de coupable dans une affaire qui nous paraît si claire ? C'est que sa pensée est au final religieuse : l'absolu, le divin Bien, ultime objet de l'ascèse philosophique (*République*, livre VI, 509 c). A cette déclaration inspirée, solennelle de Socrate son principal interlocuteur – Glaucon, le frère de Platon ! - répond par un éclat de rire mais demande au dialecticien accompli, quelque peu vexé, de poursuivre son explication. Socrate sort alors le grand jeu : la capacité de connaissance – ce qui fait l'humain – se déploie comme sur une ligne deux fois divisée, donc en quatre segments dont il montre pour chacun comment un certain fonctionnement mental correspond à un certain type d'objet. Ensuite cette intentionnalité plurielle et progressive, il la met en scène, en fait le scénario d'un drame vécu, odyssée philosophique racontée puis tout de suite interprétée dans l'allégorie de la caverne – texte que nous n'avons pas cessé de relire et commenter. Il est admis que ce morceau de bravoure, quatre ou cinq pages, n'a pas de concurrent dans la tradition philosophique européenne, que son auteur était à la fois philosophe, poète et dramaturge. On peut soutenir (Whitehead) que l'histoire (ou le devenir) de la philosophie qui a suivi l'œuvre de Platon – deux volumes en pléiade quand même – en est comme le commentaire écrit dans ses marges.

Pour revenir à la relation entre philosophie et religion : un vieux couple rancuneux, désuni qui n'arrive pas à se séparer définitivement. Je t'aime moi non plus. Une si ancienne querelle a lentement transformé ses protagonistes qui ont gagné en lucidité. Le meilleur rapport sur l'état de la question que je connaisse : Jullien, *Moïse ou la Chine*, 2022.